

# LES FORÊTS MÉDITERRANÉENNES FACE AUX DÉFIS DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

Jean de Montgolfier

La végétation naturelle qui croît dans les diverses régions bordant la mer Méditerranée est forestière (à l'exception de sa bordure Sud-Est : Égypte et Libye). Ces forêts possèdent des caractéristiques, des physionomies, des compositions floristiques très individualisées et diversifiées, du fait de leur adaptation à des conditions du milieu naturel elles-mêmes très variées, mais souvent rudes. Cependant ces forêts ne sont plus « naturelles » depuis des millénaires, car les nombreuses civilisations qui se sont succédées autour de la Méditerranée les ont utilisées pour leur développement, pas toujours de manière durable. Comment analyser le rôle joué par des espaces boisés (ce terme est préférable à celui de forêt, car il inclut aussi les maquis, garrigues, pâturages arborés et friches boisées) dans le développement de la région méditerranéenne, hier, aujourd'hui et demain ?

## UN DÉVELOPPEMENT PASSÉ, PAS TOUJOURS DURABLE

Depuis la révolution néolithique, la production agricole a principalement utilisé des sols qui s'étaient formés sous forêt. En fonction des vicissitudes de l'histoire, des périodes de défrichement intensif ont alterné avec des périodes de déprise humaine et de reconquête par la végétation naturelle. Les espaces restés boisés jouaient un rôle économique et social dans la vie des populations rurales méditerranéennes, non seulement comme producteurs de bois de feu et de bois d'œuvre, mais aussi comme fournisseurs de multiples « menus produits » (fruits et légumes sauvages, miel, plantes aromatiques et médicinales, liège, gibier...) et de ressources alimentaires pour les troupeaux (herbe, « ramée », glands), ainsi que comme réserves de terres labourables en cas de nécessité. Certains de ces espaces possédaient en outre des significations sociales particulières (lieux sacrés, lieux de refuge...). L'opposition entre espaces boisés et espaces cultivés était d'ailleurs beaucoup moins tranchée qu'elle ne l'est aujourd'hui dans des pays beaucoup plus nordiques : entre la *sylva*, forêt pro-

fonde, et l'*ager*, terroir labouré régulièrement, se situait le *saltus*, superficie boisée, très fréquemment pâturée et même occasionnellement cultivée. De plus, des arbres traités en vergers procuraient une part notable de l'alimentation : on pense bien sûr aux oliviers, mais il ne faut pas oublier les châtaigniers qui, dans beaucoup de montagnes siliceuses, permettaient de nourrir des densités de population rurales élevées, la quantité de glucides contenus dans la farine de châtaigne étant plus forte que celle qu'auraient fournies des céréales cultivées aux mêmes lieux ; il faut encore citer les *dehesas* ibériques, vastes vergers de chênes taillés pour produire des glands et alimenter de grands troupeaux.

**Les forêts  
méditerranéennes :  
un élément de  
développement  
de la puissance  
des états riverains**

En outre, les forêts du pourtour de la Méditerranée ont largement contribué au développement de la puissance des états maritimes qui se sont succédés sur ses rives, en leur permettant de construire leurs nombreuses flottes de commerce et de guerre. Depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, ces états ont cherché à contrôler des territoires susceptibles d'alimenter leurs chantiers navals en bois de dimension et de qualité suffisantes. Lorsque leurs territoires proches ne contenaient pas, ou plus, de tels bois, ils entreprenaient des opérations de colonisation ou de conquête pour préserver leur accès à cette ressource éminemment stratégique.

Cependant ce développement des communautés rurales et des états, ne fut pas toujours durable. Déjà Platon déplorait le déboisement de la Grèce classique, et l'érosion qui s'ensuivait. Les grands massifs forestiers proches des côtes ont, pour beaucoup, disparu. Des peuplements d'arbres de taille imposante subsistent encore autour de la Méditerranée, mais en général dans des lieux d'accès difficile, d'où il était quasiment impossible de rapporter de grosses pièces de bois.

Souvent les communautés rurales avaient établi leurs propres règles de gestion des espaces boisés, mais cette gestion n'allait pas sans difficultés, surtout dans les périodes troublées (accidents climatiques majeurs, guerres, crises politiques, développement excessif de la population par rapport aux ressources). Globalement, jusqu'à une période récente, les espaces boisés méditerranéens ont subi une dégradation progressive parfois très poussée. Dans cette dégradation, le surpâturage, notamment celui des chèvres, a souvent été l'accusé principal ; il n'est pourtant pas seul en cause : la mise en culture, de terres trop pentues ou érodables a souvent entraîné une érosion que le surpâturage n'a fait qu'aggraver. Les coupes de bois excessives ont aussi joué leur rôle. Elles ont pu être le fait d'états confrontés à des besoins stratégiques ou de particuliers poussés par une demande locale, comme celle des marchés urbains, en bois de feu et en charbon de bois.

Le pire état de dégradation a, en général, été atteint au moment du maximum de population rurale qui a précédé l'époque actuelle.

Depuis lors, pour beaucoup de régions méditerranéennes, la mise en concurrence des productions agricoles et artisanales locales avec celles d'autres régions beaucoup plus productives, ainsi que l'attrait des emplois dans les villes et dans les zones industrielles, ont entraîné un exode rural et une déprise agricole parfois très prononcés. A la suite de ce phénomène, les espaces boisés méditerranéens sont entrés dans une phase de restauration progressive. En France, celle-ci a commencé dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Sous les actions conjuguées de la dynamique naturelle de la végétation et des travaux entrepris par les services de restauration des terrains en montagne (RTM), les grands problèmes de déboisement et d'érosion de la France du Sud ont pour l'essentiel été réglés. Dans les autres pays du Nord de la Méditerranée (Italie, Espagne, Portugal, Grèce, ex-Yougoslavie) ce processus de restauration, en partie naturelle, en partie artificielle, a commencé plus tardivement, souvent après la seconde guerre mondiale, mais il est aujourd'hui très largement entamé. L'intégration de la plupart de ces pays dans le marché commun européen a accéléré cette évolution. Ce processus a également très nettement débuté à l'Est de la Méditerranée (Turquie, Proche-Orient) du fait de la diminution de la pression agricole et pastorale, et d'un effort souvent intensif de reboisement. En Afrique du Nord, la situation de dégradation reste préoccupante, surtout au Maroc, mais des signes encourageants de renversement de cette tendance existent aussi.

Ainsi les espaces boisés méditerranéens, surtout en Europe, et tout particulièrement en France, ont vécu un bouleversement total de leur place dans les processus de développement. Après avoir pendant des siècles, ou même des millénaires, contribué au développement du peuplement des communautés rurales, et de la puissance des états, bien souvent au détriment de leur durabilité, ils se retrouvent privés de ces usages traditionnels. Les anciens problèmes liés aux mises en culture de terres trop pentues, aux coupes excessives, au surpâturage, sont remplacés par un nouveau risque : celui des incendies. Ceux-ci, dont les causes les plus fréquentes restent les incinérations liées aux activités agricoles, forestières et pastorales, se développent du fait de l'abondance de la végétation broussailleuse qui caractérise les écosystèmes boisés méditerranéens en voie de reconstitution. Loin d'emporter les derniers lambeaux de la sylve méditerranéenne, les incendies sont, au contraire, le symptôme de la reconstitution des formations boisées sur de vastes superficies.

Les anciens usages, forestiers et pastoraux, s'ils n'ont pas totalement disparu, sont au moins fortement amoindris. En revanche, de

**Un effort de  
restauration et de  
reboisement  
surtout au nord**

nouveaux usages sociaux sont en plein essor : ces espaces sont de plus en plus appréciés comme paysages et comme lieux de loisir par ceux qui résident en permanence dans les régions méditerranéennes, ou par ceux qui les visitent en touristes.

## LES DÉFIS ACTUELS

De nouveaux défis se posent maintenant aux gestionnaires de la forêt méditerranéenne. Celle-ci est encore plus fortement que d'autres soumise aux cinq défis majeurs pour les forestiers européens que Christian Barthod, sous-directeur de la forêt, mentionnait lors des rencontres forestières organisées à Nancy par l'ENGREF, les 17 et 18 novembre 1995, sur le thème « foresterie et développement durable », et qu'il me paraît particulièrement intéressant de citer ici longuement :

1) Le premier défi consiste à choisir entre le renoncement au concept de foresterie multi-usages et une révision de la mise en œuvre du discours sur les trois fonctions (productrice, protectrice et sociale) de la forêt sur un même territoire. Ce qui est en cause est moins le concept de foresterie multi-usages que la crédibilité de ses modalités pratiques de mise en œuvre.

2) Le second défi consiste à revoir la stratégie générale de conservation en forêt et mieux intégrer la conservation de la biodiversité dans la gestion ordinaire. La demande est certainement liée à la nouvelle perception de la nature par une société majoritairement citadine, à la recherche de son enracinement dans un terroir et dans l'immuabilité.

3) Le troisième défi consiste à diversifier les options sylvicoles et à réexaminer la question de la simplification du traitement en futaie mono spécifique régulière équienne. La demande porte sur la diversité en forêt, diversité visible au travers des essences et des traitements sylvicoles, et diversité invisible (pour la plupart des promeneurs) au travers des espèces animales et végétales souvent discrètes.

4) Le quatrième défi consiste à revoir certaines des options actuelles en matière d'aménagement du territoire forestier. Une des perceptions les plus fortes du milieu forestier est parfois celle des infrastructures et des grandes options d'aménagement du territoire forestier, notamment à l'échelle du paysage lorsque le relief le permet.

5) Le cinquième et le plus lourd défi consiste à réexaminer les procédures d'information, de consultation et d'association du public sur les choix majeurs. Trouver une réponse crédible suppose, d'une certaine façon, de sortir d'une logique de mono-appropriation d'un espace forestier que se disputent différents intérêts ou usages qui cherchent à s'exclure.

Ces cinq défis se posent sous des formes particulières aux forestiers méditerranéens, à cause des caractéristiques spécifiques des milieux qu'ils gèrent.

Ils sont d'autant plus directement confrontés au premier défi, celui de la mise en œuvre d'une foresterie réellement multi-usages, que les productions commerciales de ces forêts sont, souvent, évanescentes ou très dévalorisées. Or trop de ces forêts sont encore gérées comme si elles étaient vraiment productives et rentables. Cette gestion à objectif de production illusoire entraîne de nombreux investissements qui ne seront jamais rentabilisés : ainsi des reboisements en essence prétendues productives sont parfois réalisés, par exemple des « enrichissements » de taillis feuillus en résineux ; or si ces taillis ne sont guère capables, à moyen terme, de fournir autre chose que du bois de feu, il n'est pas évident que les résineux qui les remplacent soient beaucoup mieux valorisés. En outre, les feuillus rejettent spontanément de souche après un incendie, alors que les peuplements résineux artificiels peuvent être détruits par le feu. Ces investissements prétendument rentables comprennent aussi, dans de nombreux cas, la construction, délicate et onéreuse en zone accidentée, de pistes qui marquent fortement le paysage (cf. quatrième défi) et qui augmentent parfois les risques d'érosion (en entaillant des pentes trop fortes) ou d'incendie (en ouvrant l'accès à des secteurs autrefois protégés par leur isolement). Cette gestion illusoirement productive peut aussi se traduire par des choix sylvicoles calqués sur le modèle de la futaie mono spécifique régulière équienne, qui n'est pas toujours bien adaptée (cf. le troisième défi) et aboutit à une baisse de la diversité des milieux et des paysages.

Heureusement, de plus en plus nombreux sont les forestiers qui se sont détournés de cette imitation des modèles d'aménagement et de sylviculture de production, et qui sont à la recherche de solutions vraiment adaptées à ces nouveaux défis, tant au plan du choix d'objectifs d'aménagement qui répondent aux nouveaux usages de ces espaces, qu'au plan des techniques sylvicoles permettant d'atteindre ces objectifs.

Le maintien de la biodiversité (cf. le second défi) est l'un de ces objectifs prioritaires. Il englobe plus largement ceux qui sont classiquement appelés objectifs de protection (des sols, de la flore et de la faune, contre l'érosion, contre les attaques massives des arbres par des maladies ou des parasites, contre les incendies). La biodiversité de la forêt méditerranéenne est grande. Il faut d'ailleurs noter que les incendies, à condition d'être de taille limitée et point trop fréquents, contribuent à l'entretien de cette biodiversité, en créant une mosaïque d'espaces ouverts et d'espaces fermés très favorable à la diversité

**Les nouveaux  
défis qui se  
posent aux  
gestionnaires de  
la forêt  
méditerranéenne**

de la flore et de la faune. Une option zéro incendie n'est donc pas indispensable ; elle serait d'ailleurs par trop coûteuse. Ceci ne signifie pas pour autant qu'on puisse relâcher l'effort de lutte contre le feu, mais indique qu'il ne faut pas dramatiser outre mesure ce problème.

En outre, la recherche d'une biodiversité est sans doute la meilleure manière, et une des moins coûteuses, pour améliorer la résistance de la forêt aux différents « *stress* » dont les causes existent actuellement (accidents climatiques, attaques de parasites ou de ravageurs...) ou sont susceptibles de s'accroître un jour comme conséquences de l'effet de serre additionnel. En sens inverse, les capacités des forêts méditerranéennes à stocker du bois sur pied pour lutter contre cet effet en constituant des « puits de carbone » sont réels, mais vraisemblablement moindres que celles d'autres types de forêt. Une difficulté importante provient de ce qu'on ne sait pas encore bâtir des indicateurs de biodiversité à la fois indiscutables et faciles à mesurer sur le terrain. La traduction pratique du principe de recherche d'une biodiversité élevée n'est donc pas toujours évidente.

Une autre catégorie d'objectifs essentiels à prendre en compte dans les aménagements à buts multiples concerne la réponse aux demandes d'un public de plus en plus attaché à l'existence des espaces boisés méditerranéens, et aux aménités qu'il en retire notamment au plan paysager. On retrouve là le cinquième défi mentionné par Christian Barthod, peut-être encore plus lourd qu'ailleurs, du fait de la prééminence des fonctions sociales de ces espaces. Le développement d'une gestion patrimoniale et négociée des forêts méditerranéennes est particulièrement destiné à répondre à ce défi. Dans cette optique les usages de production, lorsqu'ils sont possibles, ne doivent être considérés que comme l'un des usages sociaux parmi d'autres. Une difficulté majeure subsiste toutefois : la plupart de ces usages, à l'exception de ceux de production, sont non marchands, et ne procurent donc pas de revenu au propriétaire de la forêt. Lorsqu'il s'agit de forêt publique, la difficulté est moindre. Par contre, beaucoup de propriétaires privés sont conduits soit à se désintéresser complètement de leurs forêts, soit à essayer d'en convertir une partie en terrains à bâtir, soit à obtenir des subventions publiques pour des investissements présentés comme productifs, confortant ainsi les errements dénoncés ci-dessus.

Dispose-t-on de techniques sylvicoles spécifiques pour mettre en œuvre ces objectifs d'aménagement forestier, visant au développement durable et à la gestion patrimoniale, axés sur la conservation de la biodiversité et la réponse aux demandes des acteurs sociaux ? Il faut bien reconnaître que si les modèles simples, dominés par l'image de la futaie mono spécifique régulière équienne, ne conviennent pas, les techniques sylvicoles alternatives n'ont pas encore fait toutes leurs

preuves en forêt méditerranéenne. Dans le passé, les forestiers méditerranéens ont souvent été de grands reboiseurs, maîtrisant des techniques très élaborées, et réalisant de remarquables exploits techniques. Mais, par la suite, ils n'ont pas été des sylviculteurs aussi émérites, et n'ont pas développé pour la conduite des peuplements existants des techniques aussi convaincantes que pour la création de peuplements nouveaux.

Aujourd'hui les forestiers méditerranéens doivent être modestes. Leur tâche, indispensable, mais pas toujours spectaculaire, est d'accompagner la récupération biologique d'espaces riches de leur biodiversité, et de leurs réponses potentielles aux demandes d'aménités des acteurs sociaux. Ce qui est demandé à ces forestiers, ce n'est pas tant la réalisation d'exploits techniques, par lesquels ils marqueraient l'espace comme ont pu le faire Fabre dans l'Aigoual, ou Demontzey dans les Alpes du Sud, mais plutôt une forte compétence écologique pour gérer la biodiversité, et une grande ouverture aux demandes et à la collaboration de tous les autres acteurs qui sont leurs partenaires dans la gestion des territoires boisés.

**Jean de Montgolfier**

Ingénieur en Chef du Génie Rural, des Eaux et des Forêts  
École Nationale du Génie de l'Eau et de l'Environnement de  
Strasbourg (ENGEES)  
BP 1039F - 1 quai Koch  
67070 Strasbourg